

Les temps dans *La Ficelle* de Maupassant

Lise Lapierre

[Communication préparée pour le cours de linguistique de texte de R. Kocourek et présentée dans le cadre des colloques des gradués en avril 1992.]

Le texte s'élabore à partir d'unités (lexicales, syntaxiques, de liaison) et à partir des liens que celles-ci tissent entre elles. Parmi ces unités, certaines possèdent une récurrence élevée et se signalent ainsi à l'attention. Le verbe est l'un de ces signes «obstinés» (Weinrich:17); en outre, sa fonction dans la phrase nous amène à nous interroger sur son rôle au niveau interphrastique. Un examen exhaustif du verbe devrait s'arrêter à la voix, au mode, à la personne, à l'aspect. Nous devons toutefois circonscrire notre étude et c'est à la catégorie du temps, particulièrement intéressante dans le récit, que nous nous attarderons.

Nous avons choisi *La Ficelle* de Maupassant, nouvelle brève et dont, par conséquent, la structure temporelle se prête bien à l'analyse. Rappelons que *La Ficelle* (1883) est le récit d'une fausse accusation, et des conséquences de celle-ci. Maître Hauchecorne, Normand trop économe, est accusé, à tort, d'avoir trouvé et d'avoir gardé le portefeuille que Maître Houlbrèque a perdu à Goderville, un jour de marché. Un valet de ferme rend toutefois cet objet à son possesseur et Maître Hauchecorne se croit disculpé. Or, il n'en est rien. L'infortuné paysan tentera pendant un certain temps de prouver son innocence, mais il mourra sans y être parvenu et en affirmant toujours celle-ci.

Dans *La Ficelle*, les formes verbales aux modes personnels (formes verbales finies) sont nettement dominantes et ce sont les temps de ces formes que nous relevons. Ce n'est toutefois pas uniquement leur prépondérance qui impose les formes verbales finies à l'étude : celles-ci cèdent en outre plus de renseignements que les formes semi-finies quant à l'attitude de locution, quant à la perspective de locution et, surtout, quant à la mise en relief; les formes semi-finies (infinitif, participe, etc.), on le sait, dépendent des premières ou ne présentent pas de marques temporelles. Nous dénombrons toutes les formes verbales aux modes personnels, peu importe la proposition (indépendante, principale ou subordonnée) dans laquelle elles apparaissent.

Nous commençons par une énumération des formes temporelles telles qu'elles se présentent dans le texte, qui s'étend sur deux cent quatre-vingt-quatre lignes. Nous avons relevé deux cent trente-trois verbes à l'indicatif (notons que dans son étude du temps, H. Weinrich signale qu'il y a à peu près autant de formes temporelles que de lignes) et, sauf indication contraire, les temps sont de ce mode. C'est l'imparfait (98 + 1) qui domine, suivi du passé simple (80 + 0), du présent (4 + 23), du passé composé (1 + 12), du plus-que-parfait (9 + 1), du futur (0 + 2), du passé antérieur (1 + 0) et du conditionnel (0 + 1) (notons que le premier chiffre indique le nombre des verbes dans tout ce qui n'est pas en discours direct et le second, les verbes trouvés à ces temps dans le discours direct) . Les temps ne sont pas répartis d'une manière uniforme et on voit qu'il s'effectue une première distribution dans le texte.

L'imparfait et le passé simple apparaissent en très grand nombre (98 et 80 formes respectivement) dans ce que nous appellerons la partie proprement narrative (et que nous opposerons pour le moment aux quelques instances de discours rapporté qui s'intègrent elles aussi au fil de la narration). Dans cette partie, on trouve aussi des verbes au plus-que-parfait (9), un verbe au passé antérieur, quelques verbes au présent (4) et un passé composé. Dans le discours direct, par contre, il y a une seule occurrence de l'imparfait et il n'y a aucun verbe au passé simple; le présent (23 formes) et le passé composé (12) y sont les temps dominants; il y a également quelques verbes au futur (2), un conditionnel et un verbe au plus-que-parfait. Cette première distribution était bien prévisible et elle correspond évidemment à la répartition des temps en «deux systèmes distincts et complémentaires» (Benveniste:238) : les temps du discours et les temps du récit, qui «manifestent deux plans d'énonciation différents [...]» (ibid.). Les temps du récit se rattachent à l'énonciation historique, où le locuteur (narrateur ou auteur) prend un maximum de distance par rapport à l'énoncé; et ceux du discours direct, à l'énonciation de discours (qui s'oppose ici à récit) où le locuteur prend l'énoncé en charge. Les instances de discours rapporté sont très peu nombreuses dans *La Ficelle* et, dorénavant, c'est la distribution des temps dans la partie narrative que nous examinerons.

La plupart des verbes dans *La Ficelle* sont soit à l'imparfait, soit au passé simple (nous avons déjà signalé qu'il y a encore plus d'occurrences de l'imparfait que du passé simple, mais, par la présence même du passé simple, le texte se révèle narratif au lieu de descriptif). C'est donc l'alternance de ces formes que nous commençons par décrire.

Les quarante premières lignes de la nouvelle renferment une vingtaine de formes verbales finies, qui sont toutes, excepté deux verbes au présent (lignes 6 et 8), à l'imparfait. Le premier passé simple paraît à la ligne 43 et il est suivi d'une dizaine de verbes au même temps, entre lesquels s'insèrent quelques formes à l'imparfait, un présent et quelques verbes au plus-que-parfait. Puis, de la ligne 71 à la ligne 97, il y a retour à l'imparfait et seulement quelques verbes au passé simple. Par contre, de la ligne 97 à la ligne 214, on trouve surtout des verbes au passé simple. (Notons le verbe à l'imparfait de la ligne 207; nous y reviendrons.) De la ligne 215 à la ligne 228, il y a un passage à l'imparfait puis le texte fait de nouveau retour au passé simple jusqu'à la ligne 257, où commence une autre série de verbes à l'imparfait. Si l'on exclut le discours direct sur lequel se termine *La Ficelle*, les deux avant-derniers verbes sont au passé simple et le dernier à l'imparfait. Attardons-nous maintenant à la valeur que revêtent ces temps et au sens que prennent les transitions, de l'imparfait au passé simple et inversement, dans le texte.

On associe d'ordinaire l'imparfait aux passages statiques ou descriptifs, à ce qui dans le texte constitue le décor ou la toile de fond : l'imparfait donne l'«atmosphère» (Champigny:519). On emploie aussi ce temps pour marquer l'aspect duratif d'un procès et l'aspect itératif d'un autre type de verbe : employé avec des verbes de sens limité, l'imparfait exprime un procès habituel. Dans les premiers paragraphes de *La Ficelle*, jusqu'à la ligne 40, les formes à l'imparfait servent à décrire un jour de marché typique à Goderville : les actions dépeintes sont celles que posent les paysans chaque fois qu'ils se rendent au marché.

Le passé simple, par contre, est le temps des passages proprement narratifs, dynamiques, dans lesquels se déroule l'action principale. A la ligne 43 paraît le premier verbe au passé simple. C'est d'ordinaire, comme c'est le cas ici, le signal que s'amorce le récit proprement dit. Le texte renferme d'ailleurs un autre signe qui s'associe à la forme temporelle et qui en souligne l'importance; le titre est repris dans la même phrase : «Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de *ficelle*» (Maupassant:1081) (nous soulignons). Il y a ici action réciproque entre le système temporel et le lexique. Notons que le verbe «aperçut» est dans la subordonnée alors que l'on s'attendrait, en raison de son importance, à le trouver dans la principale. Weinrich affirme audacieusement (:175) que c'est la proposition dans laquelle se trouve le verbe au passé simple qu'on doit tenir pour principale.

Les verbes au passé simple qui viennent à la suite du verbe «aperçut» (lignes 45-59) expriment presque tous des actions qui ne se produisent qu'une fois : «se baissa», «fut pris», «cacha», «fit semblant», «s'en alla», «se perdit». L'emploi du passé simple semble donc exprimer l'aspect ponctuel des procès en cause. Nous avons noté que le texte fait ensuite retour à l'imparfait et qu'il y a, comme auparavant, description d'un jour de marché (lignes 60-72); ceci, jusqu'à la ligne 73 : «Puis, peu à peu, la place *se dépeupla*, et l'angelus sonnait midi, ceux qui demeureraient trop loin *se répandirent* dans les auberges» (nous soulignons). Ces procès sont «nécessaires», comme on le verra, pour que se produisent les autres événements : l'annonce relative au portefeuille est faite pendant le déjeuner à l'auberge, «chez Jourdain» (ligne 76). Signalons la présence de l'adverbe de temps «puis» qui, en s'unissant au passé simple, agit également comme signal d'un procès ponctuel. Il y aura d'autres verbes appuyés par un adverbe : «*puis* il fit semblant» (lignes 55 et 56), «[i]l se perdit aussitôt» (ligne 59), «[t]out à coup, le tambour roula» (ligne 97), «*aussitôt* fut» (ligne 98), «[p]uis l'homme s'en alla» (ligne 112), «[a]lors on se mit» (ligne 115), etc. Dans *La Ficelle*, les verbes associés à des adverbes de temps sont en général au passé simple; notons toutefois l'adverbe «puis» (ligne 25), qui modifie le verbe «passait»; c'est là une combinaison insolite puisque l'adverbe se trouve à conférer un certain dynamisme au tableau esquissé.

A la suite de ces verbes au passé simple, l'action principale est de nouveau interrompue et on a un passage statique, dans lequel est décrit le repas de midi, jusqu'à la ligne 97, où l'action principale est reprise : «Tout à coup, le tambour *roula* [...]. Tout le monde aussitôt *fut* debout [...].» (nous soulignons), etc. L'annonce du crieur public est rapporté en style direct et introduite par un verbe au passé simple : «lança» (ligne 102). Encore une fois, les signes se combinent pour signaler, peut-être, l'importance de ce qui est raconté. L'arrestation de maître Hauchecorne et l'échange entre celui-ci et le maire sont rapportés au passé simple. Ce sont des événements uniques, ponctuels. De la ligne 188 à la ligne 196, il y a retour à l'imparfait : «arrêté par tous» (ligne 188), Maître Hauchecorne protestera qu'il est innocent, à plusieurs reprises.

On trouve, à la ligne 207, un verbe à l'imparfait qui devrait pourtant être au passé simple : «Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme [...], *rendait* le portefeuille et son contenu à maître Houlbrèque, de Manneville» (lignes 205-208) (nous soulignons). L'interprétation la plus satisfaisante que nous en ayons

trouvée est celle qu'offre Weinrich (:131, 132). Le théoricien rappelle que Charles Bruneau signale, dans le *Précis de grammaire historique de la langue française*, un temps qu'il appelle l'«imparfait de rupture» (Brunot/Bruneau:377; Grevisse:1291; etc.). C'est dans les écrits de Maupassant qu'on note d'abord la présence de cet imparfait, qui suit d'habitude un passé simple, qui donne son temps à un verbe de sens limité et qui est accompagné, comme c'est le cas ici, d'une indication de temps précise. L'imparfait de rupture a pour fonction de «clore les récits» (Weinrich:132) et c'est cette fonction qui explique sa présence à la ligne 207 : il y figure à titre de «signal d'une fin simulée» (ibid.). Selon Weinrich, ce temps a pour but d'entraîner le lecteur sur une fausse piste, de lui faire croire à une fin heureuse alors que la nouvelle se termine en fait d'une manière tragique; l'imparfait est choisi en raison de la place qu'il occupe dans le récit, qui pourrait s'achever ainsi.

Dans le reste de *La Ficelle*, les temps se répartissent comme suit : les verbes sont à l'imparfait pour exprimer le «triomphe» de Maître Hauchecorne, ce dont rend adéquatement compte une interprétation aspectuelle puisque c'est sur le côté itératif des procès que l'emphase est mise. L'action reprend et ce sont des verbes au passé simple qui nous conduisent jusqu'au moment où Maître Hauchecorne comprend pourquoi on rit dans son dos. Cette explication est amorcée par un verbe au passé simple et est rapportée en style direct (lignes 247-249) : le procédé est le même que celui par lequel est présentée l'annonce du crieur public. Les dernières lignes du récit renferment un assez grand nombre de verbes à l'imparfait, et le conte se termine par deux verbes au passé simple et un à l'imparfait.

On a tendance à interpréter le choix des temps et les transitions temporelles en ayant recours à l'aspect. Dans *Le Temps*, H. Weinrich aborde la question selon un autre point de vue. D'après le théoricien, les temps se regroupent en temps narratifs et en temps commentatifs (qui correspondent plus ou moins aux temps du récit et aux temps du discours dans la répartition établie par Benveniste), et fournissent des indications quant à l'attitude de locution, à la perspective de locution et quant à la mise en relief. C'est surtout cette dernière aptitude des formes temporelles qui les rend très pertinentes dans l'étude du texte littéraire. Dans le récit littéraire, du moins dans celui du XIXe siècle, l'attitude de locution consiste avant tout à signaler que le texte est fictif. Le texte idéal est celui dans lequel «les événements semblent se raconter eux-mêmes» (Benveniste:241). Weinrich compare l'emploi de l'imparfait

du début d'un récit aux «trois coups' des représentations théâtrales; il signifie : ici commence le monde raconté» (Weinrich:47). C'est le signal qu'on quitte le quotidien et que locuteur et auditeur (ou narrateur/auteur ou narrataire/lecteur) se transforment en simples spectateurs.

On se rappelle les quelques verbes au présent (nous en avons relevé quatre) et le verbe au passé composé (ligne 278) qui s'insèrent dans la partie narrative de *La Ficelle*. On sait que le présent et le passé composé (de même que le futur) sont des temps du commentaire et c'est peut-être la fonction de ces verbes d'indiquer une intrusion dans le récit de la part du narrateur ou de l'auteur. Dans le premier paragraphe, par exemple, les deux verbes au présent sont employés dans des énoncés qui expriment des vérités générales : «la pesée sur la charrue qui fait [...] monter l'épaule gauche et dévier la taille, [...] le fauchage [...] qui fait écarter les genoux» (lignes 6 et 8) : le travail du paysan lui déforme le corps.

La perspective de locution dans la nouvelle est zéro : c'est-à-dire que le rapport entre temps de l'histoire et temps du récit n'est pas important ou, du moins, qu'on ne cherche pas à le faire remarquer : «Cette visée temporelle inscrit les signes dans le procès textuel et non dans une pseudo temporalité 'réaliste'» (Adam 1976(b):316). Dans la nouvelle ou dans le roman, les temps du passé signalent que les événements sont fictifs, textuels, plutôt que passés.

Mais la fonction la plus importante des temps dans le récit, d'après Weinrich, est d'effectuer une mise en relief, de découper le texte en premier plan et en arrière-plan. Selon Adam, en abandonnant la dichotomie «ponctuel/duratif», on passe «du niveau sémantique micro-textuel à celui de la logique du récit» (:319); mais il faut d'abord corriger certaines notions. D'après Weinrich, tous les éléments importants vont se trouver au premier plan et les éléments marginaux, à l'arrière-plan; notons qu'Adam s'oppose à la notion de plan, qu'il trouve trop subjective (ibid.). Weinrich soutient qu'en mettant les verbes au passé simple bout à bout, puis ceux à l'imparfait, on constate que les verbes au passé simple constituent un récit cohérent alors qu'il est plus difficile de faire sens de la suite à l'imparfait. Ce qui tient peut-être à ce que «[l]'imparfait est un temps 'dépendant'» (Brunot/Bruneau:377) et le passé simple ne l'est pas. Notons que Weinrich fait s'associer le plus-que-parfait à l'imparfait comme temps de l'arrière-plan, et le passé antérieur au passé simple comme temps du premier plan; il faut voir les tableaux que construit Adam à partir de la répartition des temps de

Weinrich (Adam 1976(a):310; Adam 1976(b):324). Nous n'avons relevé qu'un seul passé antérieur dans *La Ficelle* : «eut terminé» (ligne 101).

Selon Weinrich, les formes temporelles découpent en outre le texte selon les grandes divisions du récit : de nombreux verbes à l'imparfait forment et indiquent l'introduction; un grand nombre de verbes au passé simple se trouvent au milieu du texte, dans la partie qui correspond au développement; et il s'opère un retour à l'imparfait à la fin du récit, au moment du dénouement : ce qui est plus ou moins le cas dans *La Ficelle*. Les temps des verbes sont donc, toujours selon Weinrich, déterminés par la place que ces derniers occupent dans le récit, bien plus que par l'aspect du procès qu'ils expriment. Cette position est reprise et modifiée par Adam : «Les temps ont parfois pour fonction de donner du relief à un texte en projetant au premier plan certains contenus et en repoussant d'autres dans l'ombre de l'arrière-plan» (Adam 1976(b):319). On voit que la notion de Weinrich est affaiblie mais que la reformulation d'Adam correspond probablement mieux à ce qui se passe vraiment dans le texte (voir Weinrich:132).

Alors que l'interprétation de Weinrich dans le cas de l'imparfait de rupture (ligne 207) rend bien compte de la réalité textuelle, il semble qu'il faille revenir à l'aspect pour interpréter certaines des transitions temporelles dans *La Ficelle*. L'imparfait des lignes 273 et 275 vise surtout à exprimer l'aspect duratif de ces procès, à rendre présente, obsédante, l'angoisse du paysan en accentuant la durée : «se rongeaient les sangs», «s'épuisait en efforts inutiles» (ligne 273), «dépérissait» (ligne 275). Ces procès n'appartiennent pas, nous semble-t-il, à l'arrière-plan. Dans la dernière phrase («Il mourut [...] et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant [...]» (lignes 281 et 282)), l'emploi de l'imparfait s'éclaire à la fois par la notion d'imparfait de rupture et par la notion d'aspect : le verbe clôt le récit et il s'agit d'un procès itératif, ce que reprend d'ailleurs un autre élément cotextuel, une forme verbale semi-finie, «répétant».

Ou, si on préfère ne pas donner une interprétation aspectuelle, il faudra, comme Adam, examiner le texte à la lumière de la notion de «traits textuels» (Adam 1976(b):320), auxquels s'ajouteraient les indices et fonctions de Barthes. Dans cette optique, il faut tenir compte de l'agent et des fonctions cardinales et secondaires : le passé simple joue le rôle d'une fonction cardinale et l'imparfait se rattache aux fonctions secondaires (:321). L'analyse est ainsi plus complexe mais elle nous semble encore très subjective : il faut voir l'analyse que fait Adam du

récit «Un coeur simple», et dans laquelle le linguiste établit une relation entre mise en relief et idéologie. Adam semble favoriser dans sa conclusion une approche pragmatique «non subjective» (:329).

A titre de conclusion, rappelons qu'au début de son étude, Weinrich souligne que les formes temporelles «dessinent avec d'autres signes, et aussi avec d'autres temps, un complexe de déterminations, un réseau de valeurs textuelles» (Weinrich:13). Le mérite de son travail consiste à dépasser l'interprétation aspectuelle qui souvent doit avoir recours au contexte plutôt qu'au cotexte, à établir «le caractère intra-textuel de la valeur des formes temporelles» (Boyer:82) et à souligner l'interdépendance des signes textuels. Tous les signes d'un texte s'influencent jusqu'à un certain point mais certains exercent un plus grand effet l'un sur l'autre. Nous avons fait mention de quelques-uns des signes qui s'allient aux temps des verbes : les adverbes, les reprises lexicales, le discours direct; on connaît bien l'association «troisième personne» et «passé simple», qui fonctionne comme signal de l'énonciation historique et, en littérature, comme signal du récit. Pour finir, notons que l'imparfait a pour fonction, en général, de garantir la continuité (la cohésion) du texte, par la reprise d'éléments déjà introduits ou par l'élaboration de ce qui est exprimé succinctement par un verbe au passé simple; tandis que le passé simple assure la progression, en faisant se dérouler l'action principale.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Jean-Michel. 1976(a). *Linguistique et discours littéraire*. Canada: Librairie Larousse.
- . 1976(b). La «mise en relief» dans le discours narratif. *Le français moderne*, no. 4:312-329.
- Benveniste, Emile. 1966. Les relations de temps dans le verbe français. *Problèmes de linguistique générale I*. Paris: Gallimard. 237-250.
- Bonnard, Henri. 1987. *Code du français courant*. Paris: Magnard.
- Boyer, H. 1985. L'économie des temps verbaux dans le discours narratif. *Le français moderne*, no. 1/2:78-89.
- Brunot, Ferdinand et Charles Bruneau. 1949. *Précis de grammaire historique de la langue française*. Paris: Masson éditeurs.
- Champigny, Robert. 1954-1955. Notes sur les temps passés en français. *The French Review*, vol. 28:519-524.

- Combe, D. 1989. «La marquise sortit à cinq heures...» - Essai de définition linguistique du récit. *Le français moderne*, no. 3/4: 155-166.
- Dubois, Jean et René Lagane. 1973. *La nouvelle grammaire du français*. Paris: Larousse.
- Grevisse, Maurice. 1986. *Le bon usage*. Paris-Gembloux: Duculot.
- Kocourek, Rostislav. 1991. *La langue française de la technique et de la science*. Wiesbaden: Oscar Brandstetter.
- Le Goffic, Pierre. 1986. Que l'imparfait n'est pas un temps du passé. *Points de vue sur l'imparfait*. Le Goffic ed. Caen: Centre de Publications de l'Université de Caen.
- Maingueneau, Dominique. 1990. *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*. Paris: Bordas.
- Maupassant, Guy de. 1974 (1883). *La Ficelle (Contes et nouvelles)*. Paris: Gallimard.
- Wandruszka, M. 1966. Les temps du passé en français et dans quelques langues voisines. *Le français moderne*, tome 34:3-18.
- Weinrich, Harald. 1973 (1964). *Le Temps*. Trad. Michèle Lacoste. Paris: Seuil.

Nous indiquons les verbes à l'imparfait par un trait continu et les verbes au passé simple par un pointillé.

LA FICELLE

À Harry Alis¹.

10 Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg; car c'était jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torsées, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

20 Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étriqué, épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.

Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue

d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, allreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs. 40

Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, maître Malandain, le bouffier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi, par son ennemi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cachait brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte; puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs. 50

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans, n'osant jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la bête. 60

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisait par terre, liées par les pattes, l'œil élaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible; ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement : 70

« C'est dit, mait' Anthime. J'vous l'donne. »

Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et l'angelus sonnait midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandaient dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carioles innommables, jaunes de crotte, déformées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dîneurs attablés, l'immense cheminée, pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de gigots; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumait les gaietés, mouillait les bouches.

Tout l'aristocratie de la charrue mangeait là, chez mait' Jourdain, aubergiste et maquignon, un malin qui avait des écus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts, mais un peu mucre pour les blés.

Tout à coup, le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contre-temps :

« Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes — les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre — neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter — à la mairie, incontinent, ou chez maître Fortuné Houllbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense. »

Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois au loin les battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumé-

rant les chances qu'avait maître Houllbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva.

On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda :

« Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici ? »

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit :

« Me v'là. »

Et le brigadier reprit :

« Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie. M. le maire voudrait vous parler. »

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repas étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant :

« Me v'là, me v'là. »

Et il suivit le brigadier.

Le maître l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

« Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houllbrèque, de Manneville. »

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît pourquoi.

« Mé, mé, j'ai ramassé çu portefeuille ? »

— Oui, vous-même.

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

— On vous a vu.

— On m'a vu, mé ? Qui ça qui m'a vu ?

— M. Malandain, le bourrelier. »

Alors le vieux se rappela, comprit et, rougissant de colère :

« Ah ! i m'a vu, çu manant ! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le Maire. »

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

80

90

100

110

120

130

140

150

160 « Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille. »

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant :

« C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le Maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l'répète. »

Le maire reprit :

« Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée. »

170 Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

« Si on peut dire !... si on peut dire... des mengeries comme ça pour dénaturer un honnête homme ! Si on peut dire !... »

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandain, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurèrent une heure durant. On toquilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

180 Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya, en le prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. À sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse ou goguenarde, mais où n'entraît aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

190 Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait :

« Vieux malin, va ! »

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas crû, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire.

200 La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté,

afin de la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des incrédules.

Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius l'aumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houllbréque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron. 210

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauchecorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et commença à raïer son histoire complétée du dénouement. Il triumphait.

« C' qui m' faisait deuil, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie. »

220 Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrêtait des inconnus pour la leur dire. Maintenant, il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas. 230

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi ?

Il aborda un fermier de Criquebot, qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure : « Gros malin, va ! » Puis lui tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé « gros malin » ?

240 • Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montvilliers lui cria :

« Allons, allons vieille pratique, j'e la connais, ta ficelle ! »

Hauchecorne balbutia :
 « Puisqu'on l'a retrouvé, ça portafeuille ! »
 Mais l'autre reprit :
 « J'ai-té, mon pé, y en a un qui trouve, et y en a un
 qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille. »

250 Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On
 l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un
 compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu
 des moqueries.

260 Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la
 colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était
 capable, avec sa sinauderie de Normand, de faire ce
 dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un
 bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément
 comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et
 il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

270 Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant
 chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons
 nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments
 plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans
 ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de
 l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que
 sa défense était plus compliquée et son argumentation
 plus subtile.

« Ça, c'est des raisons d' menteux », disait-on derrière
 son dos.

Il le sentait, se rongait les sangs, s'épuisait en efforts
 inutiles.

Il dépérissait à vue d'œil.

280 Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la
 ficelle » pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille
 au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à
 fond, s'affaiblissait.

Vers la fin de décembre, il s'alita.

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans
 le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant :

« Une tite ficelle... une tite ficelle... t'nez, la voilà,
 m'sieu le maire. »

Tableau de la distribution des temps,
 d'après H. Weinrich :

Perspective d'énoncia- tion Attitude d'énonciation	Visée			Visée prospective
	rétrospective	Mise en relief	Repère ou Degré zéro	
discours narratif	Plus-que- Parfait	Arrière- plan	Imparfait	Futur hypothétique
	Passé antérieur	Premier plan	Passé simple	
discours commentatif	Passé composé		Présent	Futur catégorique

Adam, J.-M. 1976. Linguistique et discours
 littéraire. Canada: Librairie Larousse.
 P. 311.